

La ligne philosophique claire

Qu'est-ce qui caractérise la philosophie française, quand on la compare aux philosophies étrangères, et plus particulièrement peut-être à la philosophie allemande ? Sans doute d'abord et avant tout la clarté, qui va de pair avec le bon sens. Ce fil rouge permet de proposer un rapide panorama des auteurs qui ont marqué la pensée hexagonale, jusqu'à en définir le génie.

Il y eut un temps où l'on pouvait, sans craindre le bâcher, parler de l'esprit des peuples. C'était une époque où l'on ne prenait pas pour sottise l'idée que la géologie et la géographie, le climat aussi, fonctionnaient en conditions de possibilité d'une pensée, d'une sensibilité, d'un caractère, d'un tempérament, d'un style — qu'on songe au Montesquieu De l'esprit des lois (1748).

Jadis, dans son Anthropologie d'un point de vue pragmatique (1798), Kant pouvait entretenir du caractère des peuples ; puis Taine proposer, dans sa Philosophie de l'art (1865), de construire toute une esthétique en dissertant sur le sol, le climat et, horresco referens, la race.

Au XXe siècle, Keyserling peut encore publier une Analyse spectrale de l'Europe (1931) et dissenter sur les mérites comparés des Suisses ou des Hongrois, des pays « baltiques » (sic) et de l'Europe. Dans le même esprit, le grand Élie Faure disserte dans Découverte de l'archipel (1932) sur l'âme juive ou la fureur d'être, l'âme française ou la mesure de l'espace, l'âme allemande ou l'annexion du temps, l'âme italienne ou l'affût de l'objet, ou bien encore, à nouveau horresco referens, il entretient dans D'autres terres en vue (1932) de l'âme noire ou de la vertu du rythme, de l'âme islamique ou de l'érotisme à l'abstraction, de l'âme américaine ou des conditions de la vie future.

Pourquoi ne peut-on plus penser ainsi ? Parce que le politiquement correct associe désormais la frontière au Mal. La nation ? Le nationalisme, donc, en vertu de la jurisprudence performative mitterrandienne, la guerre — dès lors, Renan était un va-t'en guerre. L'enracinement ? La terre, donc le sol, donc le territoire, donc le pétainisme, donc Vichy, donc le nazisme, donc la Shoah — de ce fait, Simone Weil était nazie. Les peuples ? Donc le populisme, donc le fascisme — par conséquent Michelet était fasciste.

Proposer de penser la France comme une entité signifiante, une entéléchie diraient les philosophes, c'est donc à la fois vouloir la guerre, légitimer un génocide et aspirer au fascisme — j'exagère à peine tant la subtilité se montre le cadet des soucis de cette nouvelle idéologie...

LES PHILOSOPHIES FRANÇAISES ET ALLEMANDES

Poser la question de la spécificité de la philosophie française, c'est se préparer à entendre bon nombre d'inepties. Parmi celles-ci, ce lieu commun qu'il n'existerait pas de philosophie française, car, Heidegger dixit, il n'y aurait eu que deux langues philosophiques dans le monde, soyons fous, le grec des présocratiques et l'allemand des phénoménologues — ce qui, traduit en français, donne : le grec du grand poème de Parménide qu'on ne connaît que par ses fragments et l'allemand d'Être et Temps de Martin Heidegger qu'on connaît hélas dans son intégralité.

Il faudrait interroger cet étrange tropisme qu'ont eu certains philosophes français pour l'Allemagne dans un temps où... Adolf Hitler était au pouvoir ! Georges Politzer, immunisé contre ce prurit parce qu'il était juif, a dénoncé cette fascination en s'insurgeant que Heidegger figurât au programme du baccalauréat de philosophie en 1939, alors que l'auteur des Chemins qui ne mènent nulle part était notoirement nazi depuis six ans ! La chose ne gênera pas Sartre puisque c'est à lui qu'on doit la fin de la ligne philosophique française claire, avec une date de naissance très précise : 1943, date de parution de L'Être et le Néant, un chef-d'œuvre de sabir germanique rédigé en langue française. Disons : un livre de collaboration intellectuelle entre les deux rives du Rhin... Rappelons qu'à cette époque, la phénoménologie est bien souvent une arme de guerre contre le magistère brillant d'Henri Bergson, philosophe français non aryen pour parler la langue de Heidegger et de ses amis.

Je pose cette hypothèse que, d'une part, une ligne claire caractérise la philosophie française et que, d'autre part, cette ligne s'est trouvée brisée par Sartre avec l'œuvre que l'on sait saluée par le journal collaborationniste français Comœdia, qui ne fait pas de l'homme de La Nausée l'auteur de l'année 1943 sans de bonnes raisons.

Quelques-uns ont résisté à cette fascination germanique pendant les fascismes européens. Là aussi, là encore, il n'est pas étonnant que le plus magistral de ces résistants, à tous les sens du terme, y compris en son sens le plus connu, ait été Vladimir Jankélévitch — une formidable incarnation de cette ligne claire, lui aussi un non-aryen.

Parce qu'il y a eu le national-socialisme et le génocide des siens, Jankélévitch a jeté l'opprobre sur tout ce qui était allemand — ou autrichien. Lui, le mélomane, a jeté par-dessus bord Bach, Haendel, Mozart, Haydn, Gluck, Beethoven, Schubert, Schumann, Brahms, Wagner, Mahler, Bruckner, Richard Strauss, Carl Orff — excusez du peu... Lui, le philosophe, a envoyé aux orties Leibniz, Kant, Hegel, Schelling, Schopenhauer, Fichte, Nietzsche, Marx, Freud, Husserl, Heidegger bien sûr — ce qui n'est pas mal non plus ! Est-ce à dire qu'il ne put être ni mélomane ni philosophe ? Aucunement, car il a célébré des compositeurs et des philosophes italiens, espagnols, français — disons : latins et non germaniques. Et il a montré qu'en philosophie les forêts germaniques ne constituaient pas un horizon indépassable.

De la même manière qu'avec quelques mesures, on reconnaît un musicien français — Rameau, Debussy, Ravel, Fauré, Dupont, Le Flem, Dutilleux... — on peut également saisir ce qui fait le son d'un philosophe français : sa ligne claire.

LA LIGNE CLAIRE DE LA PENSÉE

Qu'est-ce qu'une ligne claire ? J'emprunte cette expression à la bande dessinée. Elle caractérise les BD des premiers temps qui proposaient un savant équilibre entre le dessin et la couleur, une tension ancienne dans l'esthétique française qui se trouve ainsi résolue : un trait noir, simple, clair et net, fait émerger une forme qui contient une couleur, elle aussi claire et nette, donc franche et simple, en à-plat. S'il fallait un mot pour la définir ce serait la lisibilité. La pensée française, la philosophie française se caractérise donc par sa lisibilité.

Autrement dit : il n'est pas besoin d'avoir fait des études de philosophie, d'être agrégatif ou agrégé, doctorant ou docteur, pour lire et comprendre les philosophes français — du moins jusqu'en 1943 pour les raisons désormais connues. De Montaigne à Bergson, en passant par Descartes et Pascal, Gassendi et Malebranche, Meslier, mais

aussi Voltaire et Rousseau (un auteur suisse au demeurant...), Helvétius et d'Holbach, Diderot et d'Alembert, La Mettrie et Condillac, Cabanis et Comte, Fourier et Proudhon, Tocqueville, Taine et Renan, Alain et Simone Weil, ou bien encore Albert Camus, pour ne prendre que les plus connus, tous sont susceptibles d'être lus et compris par des lecteurs dont la philosophie n'est pas la profession.

La forme est donc lisible, mais le fond s'avère également audible : la philosophie française n'a pas brillé dans la métaphysique ou l'ontologie. Les questions des rapports de l'être, du non-être, de l'étant, de l'étantité n'encombrent pas la scène philosophique française. On ne s'y demande pas : « Pourquoi y a-t-il de l'être plutôt que rien ? » par exemple — un must de la métaphysique germanique depuis Leibniz !

La philosophie française semble échapper au trait d'esprit du penseur britannique Whitehead qui écrit, dans *Procès et réalité* (1929) que « la philosophie européenne n'est qu'une suite de notes de bas de page aux dialogues de Platon ». La philosophie française tourne le dos à Platon parce qu'elle ne se soucie pas en priorité du ciel des idées, mais de la réalité sensible, du concret le plus patent, de l'immanence. En plus d'être lisible, elle est aussi tangible. De sorte que cette ligne claire concerne à la fois la forme et le fond.

MONTAIGNE ET L'INVENTION DE L'ESSAI

À tout seigneur, tout honneur : Montaigne invente la philosophie française. Elle sort de lui tout armée comme de la cuisse de Jupiter ! On a peine à imaginer qu'un tel homme fut possible qui, à lui seul, effondre mille ans de philosophie patristique et scolastique. Car, avant lui, la pensée, pour le coup, se résume aux notes latines en bas de page du Nouveau Testament ! Souvenons-nous que Saint Augustin a cité 13 276 fois l'Ancien Testament et 29 540 le Nouveau Testament dans son œuvre complète.

Montaigne ne souscrit pas à cette idée que le grec est la langue philosophique par excellence. Il lui préfère de loin celle de penseurs latins qui se moquaient du ciel des idées platoniciennes pour se soucier des questions existentielles — la vie, l'amour, l'amitié, la mort, le suicide, la souffrance, la vieillesse, les femmes, la nature, les enfants, les animaux... Mais il écrit en français, volontairement bien sûr, afin d'être lu par le plus grand nombre.

Il n'est pas contre Dieu, il se montre même pour dans l'intimité de sa vie privée, mais il n'encombre pas les *Essais* avec des considérations théologiques : Dieu existe, la religion aussi, il est catholique parce c'est la foi de son pays, mais il confesse bien volontiers qu'il eût été mahométan en naissant en Perse ou protestant voyant le jour à Augsbourg ! En plein XVI^e siècle, celui des guerres de religion, il pense malgré Dieu, au-delà de Dieu, indépendamment de Dieu ; sans souci de Lui. Il est, voilà tout, passons à autre chose dit toute son œuvre...

Il découple donc la philosophie de l'exégèse et de l'herméneutique, du commentaire et de la glose des textes l'ayant précédé. Il ne va pas chercher son inspiration dans les livres d'autrui, mais dans la matière même du monde avec une voie d'accès privilégiée : lui-même s'observant pendant qu'il observe. C'est sa méthode, son fil d'Ariane.

Ce faisant, il invente l'essai qui est une façon toute particulière de procéder — c'est une façon française. Tout à leur germanophilie, les professionnels de la philosophie méprisent l'essai. Fielleux, ils réservent l'usage de ce mot à l'ouvrage philosophique dont ils déplorent la clarté, la fluidité, la lisibilité. « Essayiste » constitue la plupart du temps

une insulte lancée au penseur à qui l'institution refuse ses lauriers. Celle-ci aime tant le fumeux, le nébuleux, le brumeux qu'elle attribue bien plus volontiers ses coupes et ses médailles au sabir, au jargon, au charabia. On n'en trouve pas dans la philosophie en langue française. Qu'on ouvre au hasard une page de Descartes, un livre de Voltaire, un volume de Proudhon, un ouvrage de Bergson pour s'en persuader.

La création de concepts qui, selon Deleuze, définit le philosophe est devenue un lieu commun branché qui permet d'offrir une prime aux inventeurs de langues inexistantes. Ces derniers entrent alors en compétition avec quelques vrais fous d'asiles — en témoignent les glossolalies de Derrida, de Deleuze & Guattari, ou bien celle de Lacan dont la pathologie du néologisme a décidé un jour Marcel Benamou et quelques autres à publier tout un livre intitulé 789 néologismes de Jacques Lacan. J'ajoute que, de leur aveu même, Lévi-Strauss, Merleau-Ponty, Althusser et même Heidegger, qui s'y connaissait pourtant en sabir, affirmaient ne rien comprendre à la prose de Jacques Lacan...¹

Or la philosophie française ne crée pas de concepts, elle n'est pas pour autant à évincer du registre philosophique ! Par exemple, il n'existe aucun concept dans les mille pages des Essais. Et Montaigne ne serait donc pas de ce fait un philosophe ? Allons, soyons sérieux...

Montaigne n'invente pas des concepts parce qu'il essaie. Qu'est-ce à dire ?

On trouve de la modestie dans le choix de ce mot, car essayer ne veut pas dire réussir. C'est tenter, viser à, expérimenter, chercher sans garantie de trouver. En face, je songe à l'autre côté du Rhin, on n'a pas cette pudeur et l'on bâtit des cathédrales conceptuelles, des châteaux idéaux — des systèmes. D'un côté Montaigne qui avance avec force « sauts et gambades » ; de l'autre Hegel qui force le réel à entrer dans le béton de son architecture.

Malgré cela, l'essai français trouve plus sûrement que le système allemand, car la forme de l'essai s'avère plus appropriée à la saisie du réel qui est par nature « ondoyant et divers », pour le dire dans les mots de Montaigne. L'essai est au service du monde ; le monde est au service du système.

L'essai se trouve en aval du réel ; le système en amont. Le premier permet de consigner par écrit ce qui aura été vu, saisi, constaté, examiné, observé, regardé, contemplé, étudié, remarqué ; le second suppose une machine avec ses rouages, ses ressorts, ses moteurs, sa fonte et son acier plaqués sur un réel contraint d'y rentrer. L'un épouse les formes de la vie ; l'autre les encage dans des constructions langagières. D'un côté, la vie et Dionysos, de l'autre, le nombre et Apollon. Kierkegaard, ni français ni allemand puisque danois, écrit qu'il préfère une petite chaumière habitable à un grand château inhabitable... Je souscris.

LE PARTICULIER ET L'UNIVERSEL

Cet essai, qui suppose que le penseur s'essaie à penser, induit une autre spécificité de la philosophie française : une revendication de la subjectivité à des fins non pas narcissiques, mais méthodologiques. Le particulier est pensé comme la voie d'accès à l'universel.

Montaigne écrit dans les Essais qu'il se peint, et qu'en même temps il peint l'humaine condition ; dans son Discours de la méthode, Descartes, qui entend fonder une philosophie sans Dieu, raconte comment il part de lui-même, doute, puis affirme qu'il ne

peut douter de son doute, conclut qu'il pense et que, donc, il est ; Pascal confesse dans ses Pensées que le silence des espaces infinis l'effraie et que l'on peut conjurer cette angoisse consubstantielle à la misère de l'homme sans Dieu avec le pari de la foi en la religion catholique ; Rousseau publie ses Confessions pour expliquer au monde entier qui il est parce qu'il croit qu'on se trompe sur son compte quand on ne pense pas comme lui ; pendant trente années, Montesquieu note dans Mes pensées la vie de ses réflexions, de ses méditations, de ses lectures ; Maine de Biran rédige au quotidien un volumineux Journal qui consigne ses émotions, ses sensations, ses réflexions, ses méditations, ses perceptions ; dans ses Confessions d'un révolutionnaire, Proudhon intitule un chapitre « qui suis-je ? » et s'inscrit dans son siècle politique ; dans sa biographie du philosophe, Henri Gouhier montre comment Auguste Comte a exposé sa vie, pour raconter qu'elle expliquait son œuvre, dans des dédicaces, des appendices, des confessions, des circulaires, des appels publics ; Tocqueville publie des Souvenirs qui expliquent ses engagements politiques concrets, notamment eu égard à 1848 ; Renan fait paraître ses Souvenirs d'enfance et de jeunesse pour expliquer comment il est passé de la foi à la raison, ce qui lui a permis d'écrire sa Vie de Jésus, un coup de tonnerre dans la philosophie européenne ; Alain écrit ses Souvenirs de guerre pour défendre et illustrer son pacifisme issu de la Première Guerre mondiale, mais également des Souvenirs concernant Jules Lagneau, pour faire l'éloge de son maître, il a également publié Portraits de famille et Souvenirs sans égards ; Gabriel Marcel publie un Journal métaphysique, dans lequel il s'essaie à ce qu'il convient de nommer un existentialisme chrétien ; Sartre propose une psychanalyse existentielle personnelle avec Les Mots (son livre le plus écrit, le plus stylé, le plus lisible, le moins germanique...) pour expliquer comment il est devenu ce qu'il est en faisant quelque chose de ce qu'on voulait faire de lui — mais il s'arrête au moment où il aurait fallu commencer ; Camus procède dans le même esprit avec Le Premier Homme, une œuvre inachevée qui aurait dû lui permettre d'explicitier sa position sur la guerre d'Algérie ; Beauvoir a publié quantité de livres de mémoires qui échappent au sabir germanique pour sculpter dans le marbre le récit légendaire de sa relation avec Sartre ; Aron a lui aussi rédigé des mémoires avec Le Spectateur engagé ; d'une façon inattendue, Pierre Bourdieu n'a pas dérogé en livrant les clés de son être et de son combat dans Esquisse pour une auto-analyse ; Jacques Derrida a donné dans Circonfession une lecture de sa vie dans une manière qu'on lui connaît bien — lyrique, talmudique et poétique ; Robert Misrahi enfin donne, dans La Nacre et le rocher, l'histoire de sa vie consacrée à marier le déterminisme de Spinoza et la philosophie de la liberté de Sartre, deux philosophies contradictoires...

Ici, l'écriture de soi n'est pas narcissisme parce qu'elle n'est pas une fin en soi — au contraire de l'autofiction qui brouille les cartes et transforme la vérité en fiction et vice-versa, au profit d'une célébration de l'égo de l'auteur qui se fait le centre du monde. Elle est un fil d'Ariane qui, dans le labyrinthe d'une œuvre, permet de trouver un chemin, le chemin.

Le mélange de l'autobiographie et de la philosophie suppose un parti pris radicalement anti-platonicien : les idées ne viennent pas du ciel où elles se trouveraient dans un empyrée, un monde sublunaire, un lieu hors lieu sans lieu, mais de l'expérience. D'où le souci de l'émotion, de la sensation, de la perception, d'où des narrations à première vue littéraires, mais, dans un second temps, à portée philosophique.

Montaigne fait de nombreuses références à sa vie — un livre pourrait détailler ce que sa pensée doit à son père, son éducation, sa femme, ses enfants, son ami La Boétie, ses amies, ses relations, ses rencontres, ses gens comme il dit, qui travaillent la terre de sa propriété ; il raconte sa sexualité sans se donner le beau rôle, ses goûts alimentaires, son manque d'habileté, ses lectures, ses voyages, ses humeurs, etc.

C'est dans cette marquerie autobiographique qu'il raconte un accident de cheval, survenu après une collision avec un autre cavalier, qui lui a valu de perdre connaissance, de se croire à deux doigts de la mort, de se réveiller plus douloureux encore. À quoi bon professerait un Hegel qui dit de Montaigne dans ses Leçons sur l'histoire de la philosophie qu'il n'est pas un philosophe, mais relève... de « la culture générale » ! Il est, dit-il, divertissant et instructif !

Pour ma part, je trouve Montaigne divertissant, instructif et bien plus philosophe que Hegel, car une modeste pensée existentielle vaut beaucoup mieux qu'une grande pensée intellectuelle, cérébrale, conceptuelle. Comme tous les philosophes romains — que Hegel tient dans le plus profond mépris... —, Montaigne sert à vivre, à mieux vivre, à bien vivre.

Cet accident de cheval n'est pas pour Montaigne l'occasion de se raconter pour le plaisir d'entretenir de lui-même. C'est l'opportunité de partir d'une expérience singulière, subjective, individuelle, pour parvenir à des leçons universelles : sur le passage qu'est la mort et qui semble une félicité tant il est doux, sur la souffrance qui est plus à craindre que la réalité de la mort, sur la nécessité de se préparer à mourir, car bien mourir c'est bien vivre et vice-versa, sur la définition de la philosophie, non pas comme un jeu d'esprit qui permet de jongler avec des concepts, mais comme une sagesse pratique vers laquelle tendre.

Un livre de philosophie française n'est donc pas un puzzle conceptuel destiné à figurer un château qui s'avère au bout du compte une photo collée sur du carton, mais un récit de sagesse pratique et concrète. Il aide à vivre, comme en leurs temps Musonius Rufus et Marc-Aurèle, Sénèque et Lucrèce, Cicéron et Plutarque, ces sages Romains, aidaient au métier de vivre à l'aide de techniques existentielles.

L'INTROSPECTION DE LA PSYCHÉ

Après l'usage d'une ligne claire qui favorise la lisibilité, l'invention de l'essai pour épouser la variété des formes de la vie, le recours à la subjectivité pour parvenir à des vérités universelles, la philosophie française se distingue par un souci tout particulier accordé à la psyché pure.

J'écris psyché pour éviter le mot âme préempté par vingt siècles de judéo-christianisme. Après deux mille ans d'ancienneté, l'âme est devenue indissociable de la religion catholique, elle est l'immatériel qui subsiste après la mort et qui connaîtra le destin d'une vie ou d'une damnation éternelle. L'âme procède étymologiquement du latin qui est devenu langue de l'Église, comme chacun sait ; psyché, en revanche, relève du grec et, de ce fait, accuse une moindre proximité avec le catholicisme.

Montaigne a raconté cette psyché, son fonctionnement, sa nature. Précisons en passant que psyché nomme également un genre de miroir mobile fixé sur une structure en bois, et que cette seconde acception convient tout à fait après que nous eûmes dit combien l'introspection jouait un rôle majeur dans la philosophie française.

Charron, qui fut l'héritier du blason de Montaigne et n'en fit rien puisqu'il était chanoine, donc sans descendance, écrivit *De la sagesse* qui inaugure un courant montanien : lui qui fut sans double se mettait à avoir des disciples ! On a nommé ceux-là les libertins érudits.

Le libertinage érudit est un grand moment de la pensée française. Ses grands noms sont oubliés², que dire dès lors de leur pensée ! Ainsi Gassendi, Bernier, La Mothe Le Vayer, Saint-Évremond, Fontenelle, Pierre Bayle. Et l'on connaît celui de Cyrano de Bergerac, moins par ce qu'il écrivit que par la fiction théâtrale mondialement célèbre d'Edmond Rostand !

J'élargirais, pour ma part, le monde de ces libertins érudits aux moralistes français du même Grand Siècle : La Bruyère, La Rochefoucauld, La Fontaine. Ajoutons sur cette lancée, au siècle suivant, les noms de Chamfort, Vauvenargues, Joubert, Rivarol et quelques autres...

Ces libertins érudits ont poussé l'émancipation de la pensée française, initiée par Montaigne, au plus haut degré d'incandescence : via des bibliophiles très éclairés, la Renaissance a remis au-devant de la scène intellectuelle les auteurs de l'antiquité gréco-romaine. La Bible n'était plus le livre que l'on se contentait de commenter, car des scientifiques, des architectes, des urbanistes, des agronomes, des poètes, des tragédiens, des philosophes de l'antiquité invitaient à ne plus faire de la religion le principe intangible en matière de science, par exemple.

Le Grand Siècle effectue le transfert d'Athènes et de Rome à Paris : sans Plaute et Térence pas de Molière, sans Eschyle, Sophocle, Euripide ou Sénèque le Tragédien, pas de Racine et de Corneille, sans Théophraste pas de La Bruyère, sans Ésope et Phèdre pas de La Fontaine.

Mais les libertins érudits et les moralistes effectuent un travail en marge de cette entreprise d'habilitation ou d'acclimatation des anciens. Ils incarnent le génie de la philosophie française. Certes, ils ne sont toujours pas des techniciens de la philosophie, des ingénieurs du concept, des stakhanovistes du néologisme. Ils écrivent une langue française pure, nette, efficace, directe, à l'os. Pas un mot de trop. La pensée va vite comme l'éclair. D'où leur dilection particulière pour l'aphorisme — je précise en passant que Pascal n'a pas sciemment écrit les *Pensées* comme des aphorismes, mais que c'étaient des notes pour un livre à venir qui aurait été écrit et composé comme *Les Provinciales*, et que seule sa mort prématurée à l'âge de trente-neuf ans l'a empêché de mener à bien.

Les libertins érudits sont dits libertins parce que, l'étymologie en témoigne, ce sont des affranchis. D'une certaine manière, dans la formule inventée par un socialiste français du XIXe siècle — Auguste Blanqui — ils ne se reconnaissent ni dieu ni maître, ni dieux ni maîtres. Autrement dit : ni Jésus, ni Christ, ni un quelconque Louis roi de France.

Le retour des textes antiques se double par la découverte de l'Amérique qui montre, Montaigne a tout dit sur cela dans un de ses essais intitulé *Des cannibales*, que le christianisme n'est pas une vérité universelle et qu'il faut partir à la conquête de l'homme nu — débarrassé des oripeaux chrétiens, des guenilles catholiques, des frasques religieuses. Ces fameux sauvages découverts par les Européens, en fait des Brésiliens, ont une éthique, une morale, des vertus, une religion, des us et coutumes, et pourtant ils

ignorent jusqu'au nom même de Jésus-Christ ! Comment dès lors saisir cet homme nouveau en dehors de Dieu ?

C'est la question à laquelle répondent libertins et moralistes français : ils évacuent le péché originel et cherchent justement cette fameuse psyché sans souci d'en référer à la Genèse. Ils y trouvent des sentiments, des passions, de la vanité, de l'orgueil, de l'amour-propre, de l'amour de soi, de l'intérêt, beaucoup d'intérêt, du calcul, des passions tristes, du ressentiment, mais pas grand-chose qui ait à voir avec les grandes et belles vertus... De la boue, beaucoup, peu d'or.

L'ÉTUDE DU MONDE

Cette éviction de la patristique et de la scolastique effectuée par Montaigne suppose qu'on n'aille plus chercher la vérité du monde dans le livre qui dit le monde, la Bible, mais dans le monde lui-même. Montaigne règle son compte aux Pères de l'Église et aux Docteurs de la Scolastique en moquant leur fausse méthode bricolée avec la Logique d'Aristote, à coups de syllogismes. Pour pulvériser tout cela d'un grand éclat de rire, il écrit : « Le jambon fait boire, le boire désaltère, par quoi le jambon désaltère » (I.XXV). Chacun aura compris que cette prétendue méthode n'en est pas une et qu'il faut aller voir ailleurs.

Descartes propose donc un Discours de la méthode (1637). Ce texte, fondateur de ce que l'on nomme l'esprit cartésien souvent associé à l'esprit français, emprunte deux ou trois choses à Montaigne : d'abord, il propose une méthode en disant que c'est avant tout la sienne et qu'il n'a pas la prétention d'en faire une méthode universelle ; puis il écrit ceci : « le bon sens est la chose du monde la mieux partagée », une idée que n'aurait pas désavouée l'auteur des Essais ; ensuite il écrit en français et non en latin, et ce... « pour que les femmes même pussent entendre quelque chose » ! ; enfin, il part et parle de lui-même, toujours la ligne autobiographique : il entretient, par exemple, de ses études au collège de La Flèche, de ses lectures, des voyages nécessaires pour voir le monde dans sa diversité, de ses rapports avec les mathématiques ou la poésie ; il tourne le dos aux professionnels de la philosophie, il cherche à apprendre de ceux qui savent vraiment ; il entend faire de sa quête de vérité un préalable au fait de « marcher avec assurance en cette vie » — une vérité existentielle là aussi, là encore, et non une fiction rhétorique, une fable sophistique ; il veut se faire un avis sur le monde avec l'usage de sa seule raison, il n'a que faire des livres, des professeurs, de l'université, des autorités — sans regret, il quitte le monde des études pour l'étude du monde.

Chercher une méthode, la raconter en français, partir de soi, célébrer le bon sens, observer le monde dans sa vastitude, viser la perspective existentielle, s'affranchir des tutelles : il y a là tout le programme de la philosophie française.

C'est dans cet appel d'air que s'inscrit un autre temps philosophique français : celui du matérialisme. Car s'affranchir des tutelles, autrement dit se faire libertin, c'est ne plus souscrire aux lectures idéalistes et spiritualistes du monde — donc au catholicisme...

Or l'alternative à l'idéalisme, la chose est bien connue, c'est le matérialisme. Son origine est gréco-romaine : un lignage va de Leucippe à Diogène d'Oenaonda, en passant par Démocrite, Épicure, Lucrèce. Pour ces philosophes, il n'y a que des atomes qui tombent dans le vide. Tout ce qui existe est donc atomique — y compris Dieu ou les dieux.

Le matérialiste Démocrite eut un grand succès en son temps. C'est probablement la raison pour laquelle l'idéaliste Platon voulut faire un autodafé de ses œuvres, mais y renonça au vu de l'impossibilité d'effacer la trace du philosophe.

Si la destruction physique des livres ne fut pas possible, la destruction morale de leurs auteurs fut efficace. On fit ainsi à Épicure une infâme réputation : bâfreur, se faisant vomir pour manger à nouveau, prostituant sa sœur et son neveu, couchant à qui mieux mieux, buvant, aimant l'argent : il s'agissait de montrer qu'il pratiquait très exactement le contraire de ce qu'il enseignait.

Cette légende noire est contemporaine du philosophe grec, mais elle est amplifiée par Saint Jérôme, car l'atomisme est une philosophie radicalement incompatible avec le christianisme : impossibilité d'une âme immatérielle, d'une présence réelle du corps du christ dans une hostie et de son sang dans un calice, d'une vie après la mort, d'une résurrection de la chair, d'un corps glorieux, d'un enfer avec ses punitions et d'un paradis avec ses récompenses, sinon d'une angélogologie, d'une martyrologie, d'une vie des saints.

Le philosophe qui brise cette légende noire est un chanoine : il s'agit de Pierre Gassendi. On lui doit une Vie et mœurs d'Épicure dans laquelle il fait justice de ces malveillances. Gassendi est à sa manière un disciple de Montaigne. Il commence, toujours le souci français, par la biographie d'Épicure afin de montrer sa cohérence avec sa doctrine : frugalité, sobriété, tempérance, amitié, continence, chasteté, piété, intégrité, probité, justice et défense de l'« honnête volupté », le philosophe a bel et bien vécu ce qu'il a enseigné. Or rien n'empêche que cette vie philosophique soit celle d'un chanoine ! Épicure vivait une vie de moine et un moine peut, dans cette acception première, mener une vie épicurienne !

Gassendi double cette réhabilitation du philosophe par un Traité de la philosophie d'Épicure (1649) qui ouvre en France l'ère d'un épicurisme qui compose avec le christianisme. Certes, il semble malaisé de faire tenir dans une même main philosophique le déterminisme des matérialistes et la croyance au libre arbitre des chrétiens ! Mais Gassendi trouve la liaison : Épicure pose que les atomes tombaient dans le vide sans se rencontrer, avant que l'un d'entre eux dévie et s'agrège à un puis à deux puis à d'autres afin de constituer le monde — c'est la fameuse théorie dite du clinamen qui, cause de soi, est sans cause autre qu'elle-même. Ni une ni deux, Gassendi assimile le clinamen à Dieu ! Et l'affaire est réglée : il peut dès lors se réclamer du matérialisme, de l'hédonisme, du sensualisme d'Épicure sans craindre de passer pour un « pourceau » d'épicurien — une insulte créée par les stoïciens en leur temps, reprise et amplifiée par les chrétiens ensuite.

Il fut ensuite facile à d'autres philosophes d'économiser ce clinamen chrétien pour ouvrir une nouvelle perspective philosophique française : ce fut alors le temps du matérialisme. La généalogie de cette sensibilité se trouve chez le curé Meslier qui fut le premier athée matérialiste systématique. Il meurt en laissant un volumineux Testament dans lequel il théorise tout seul, loin des salons de Paris, sans bibliothèque autre que personnelle, dans son presbytère d'Étrepigny dans les Ardennes, le matérialisme français.

Meslier ne cite pas Épicure, il n'a pas Lucrèce dans sa bibliothèque, ni même Diogène Laërce dans lequel on trouve tout ce qui reste d'Épicure — trois lettres. C'est à croire qu'il invente le matérialisme en ignorant qu'il en existait déjà une première formule chez les anciens.

Pragmatique, Meslier n'a pas besoin de bibliothèque à commenter parce qu'il observe la nature, la vie, les gens, les animaux, le réel, le monde et qu'il tire des leçons de ce qu'il voit, expérimente. Son Testament est posthume, mais il est probablement écrit dans le premier quart du XVIII^e siècle. Il incarne une philosophie des Lumières avant toutes les autres : il accorde une confiance totale à la raison et à ses usages critiques ; il opte pour la philosophie contre la religion ; il critique les religions en général et le christianisme en particulier ; il nie franchement l'existence de Dieu et démontre l'inexistence de cette fiction ; il vomit le régime monarchique théocratique et invite à ce « que tous les nobles fussent pendus et étranglés avec les boyaux des prêtres » ; il propose d'abolir la propriété et de réaliser le communisme dans les campagnes et envisage la propagation de cette révolution de façon internationale ; il propose de lutter contre les tyrans associés au clergé et, dans cet ordre d'idée, il fait l'éloge du tyrannicide ; il prend le parti des pauvres contre les riches ; il critique les gens de justice, et ce que l'on nommerait aujourd'hui l'administration bureaucratique ; il professe une sagesse pratique hédoniste, concrète : une morale de la pitié, une défense des animaux qui débouche sur les prémices du véganisme ; il est contre le mariage et pour une sexualité libre ; il critique le roi Louis XIV ; il professe un matérialisme radical qui n'en est pas moins vitaliste — il parle de « la fermentation continuelle de l'être ».

Matérialiste, athée, révolutionnaire, communiste, internationaliste, végétarien, le curé Meslier sera pillé, copié, utilisé, rarement cité.

Voltaire publie un Testament de l'abbé Meslier dans lequel il fait de ce curé athée un déiste, comme lui, il écarte sa critique de la monarchie, son éloge de la révolution, son communalisme libertaire, son matérialisme pour en faire un anticlérical déiste et libéral — ce qui s'avère une confiscation et un détournement, autrement dit : une véritable forfaiture intellectuelle ! Ce texte circule sous le manteau. On l'exploite sans rendre hommage ni à l'homme ni à l'œuvre. Diderot, La Mettrie, Helvétius, d'Holbach s'en servent comme d'une carrière de marbre pour construire leurs propres édifices philosophiques.

Ces philosophes illustrent la philosophie des Lumières dans sa partie la plus radicale. Elle contribuera, avec Voltaire et Rousseau, à la Révolution française dont l'effet européen fut, nul n'en disconvient, un séisme intellectuel et politique : la théocratie associée à la monarchie laissent en effet leur place à la république et à la philosophie. Dieu a décliné, la théologie s'est effacée, la religion a reculé, le ciel a perdu de son crédit, l'ici-bas s'en est trouvé réhabilité.

De fait, la laïcité est inventée non pas par les chrétiens, contrairement à ce qu'ils prétendent aujourd'hui faussement, mais par ceux qui, déistes ou mécréants, libres-penseurs ou francs-maçons, libéraux ou républicains, anticléricaux ou philosophes, ont combattu la religion et imposé non sans combats qu'elle pèse moins. Le christianisme n'a pas créé la laïcité, il a bien été obligé d'y souscrire après de longs combats.

LES GRANDS OUBLIÉS DE LA PHILOSOPHIE POLITIQUE FRANÇAISE

Montaigne et la Renaissance post-théologique, Gassendi et les libertins érudits du Grand Siècle, Meslier et les matérialistes généalogistes de 1789, la philosophie française a également généré un autre courant oublié des histoires de la philosophie : celui des Idéologues que n'aimaient ni Chateaubriand ni Napoléon. On parle en effet assez peu de

Cabanis, Destutt de Tracy, Volney, Laromiguière et quelques autres qui incarnent pourtant un moment fort de l'histoire des idées européennes.

On connaît surtout le sens que Marx a donné au mot idéologie avec son livre intitulé *L'Idéologie allemande*. Mais le mot dans son acception philosophique caractérise la science des idées.

Quant à la chose, elle nomme une démarche intellectuelle voltairienne issue du matérialisme d'une poignée de républicains libéraux. Les Idéologues expriment dans un langage clair la nécessité de réformer l'État par l'instruction publique. Ils revendiquent une philosophie française totalement indépendante de l'idéalisme allemand ou de la pensée anglaise. Ils n'ont rien à voir avec l'Université — c'est aussi un marqueur de la philosophie française de ne pas se faire dans les institutions, mais malgré elles...

Contre les fumées de la métaphysique, ils se soucient de la méthode et, une fois encore, c'est un trait d'esprit français qui remonte à Descartes et va jusqu'au Bachelard de *La Formation de l'esprit scientifique* (1938) en passant par le Claude Bernard de *L'Introduction à la médecine expérimentale* (1865). Ils promeuvent les sciences humaines et travaillent sur des questions de méthodologie de l'histoire de la philologie, des sciences sociales, de la psychiatrie.

Des Idéologues sort la positivité de la Révolution française. La plupart avaient la trentaine pendant la Terreur de 1793 et ont connu les affres de cette politique sanglante. Ils ont souhaité construire après la destruction. Mais en France, on a plus souvent souci des destructeurs que des constructeurs. D'où l'oubli dans lequel croupissent les Idéologues.

Aux côtés de ces acteurs concrets de la République, il faut mentionner la philosophie politique française du XIX^e siècle. Certes, il y eut des contre-révolutionnaires — Joseph de Maistre, Antoine Blanc de Saint-Bonnet, Louis de Bonald. Ceux-là ont aussi honoré la ligne claire de la philosophie française.

Mais, en face, il y eut le Saint-Simon *Du système industriel* (1821) dont l'Europe de Maastricht procède par plus d'un point, notamment par la recherche d'un gouvernement des techniciens qui économisent les peuples ; Pierre Leroux, auquel on doit le mot socialisme dès 1831 ; Étienne Cabet qui invente le communisme en 1840, bien avant Marx donc, avec une utopie racontée sur le mode littéraire dans son *Voyage en Icarie* ; Proudhon auquel on doit la théorie de l'anarchie qui est socialisme libertaire avec *Qu'est-ce que la propriété ?* paru en 1840. Ou bien encore le *Système de politique positive* (1851-1854) d'Auguste Comte.

Il existe donc une antériorité de la philosophie politique française sur la construction européenne du socialisme, de l'anarchisme et du communisme. Dans un premier temps, celui de *La Sainte Famille* (1845), Marx célèbre Proudhon. Puis il lui demande d'être son correspondant à Paris. Devant le refus du Français qui souhaitait travailler à son œuvre propre et ne pas se mettre à son service, Marx va injurier et mépriser Proudhon dans *Misère de la philosophie* (1847) qui répondait au *Philosophie de la misère* (1846) du premier. L'intellectuel hégélien urbain moque le fils de tonnelier bisontin issu des campagnes, incapable, selon lui, de comprendre la philosophie de Hegel.

Or Proudhon a bien compris Hegel, mais ne souscrit pas à son idéalisme forcené, à son amphigouri philosophant, à son jeu d'esprit conceptuel. Hegel enseigne la fin de l'Histoire ; le progrès de l'Esprit, qui est la Raison, l'autre nom, chez lui qui est luthérien,

du Dieu des déistes ou des protestants ; le rôle moteur de la dialectique qui suppose un temps affirmatif, un moment de négativité et un temps synthétique de réconciliation ; la violence accoucheuse de l'Histoire...

L'hégélianisme de Marx, mais aussi des anarchistes Bakounine et Kropotkine, installe leur révolution sous le signe de l'Idéal. Sous le signe aussi du sang, de la violence, de la brutalité, des barbelés ou, pour le dire en un mot simple : du Goulag. Car la négativité hégélienne est le moment nécessaire à l'affirmation d'une nouvelle positivité. La chose peut être entendue quand il s'agit d'un propos issu de La Logique.

Mais, concrètement, cela donne une justification du négatif de ce qui advient dans la Révolution pour travailler à son avènement. Plus concrètement encore : la fin du communisme qui est réconciliation de l'humanité, abolition de la lutte des classes, disparition des inégalités sociales, réalisation de l'Homme Total, achèvement de l'Histoire, justifie les moyens que sont la police politique, les procès du tribunal révolutionnaire, les persécutions, les déportations, les exécutions, le système concentrationnaire et, in fine, des millions de morts...

Le socialisme français sous ses formes libertaires est pratique, pragmatique, concret et sûrement pas idéaliste. Lui aussi se trouve rédigé dans une langue simple et claire. L'hégélianisme de Marx conduit au goulag via cette religion de la négativité ; le pragmatisme du socialisme libertaire de Proudhon n'a fait couler aucune goutte de sang.

Pour prendre le leadership de la contestation du capitalisme en Europe, Marx a bourré les urnes lors des Internationales, il a calomnié les anarchistes, méprisé Proudhon, diffamé Bakounine qu'il a traité d'agent du tsar. Devenue laboratoire marxiste, la révolution russe de 1917 a intellectuellement écarté le socialisme français et l'on ne lit plus ses auteurs libertaires. Qui connaît Anselme Bellegarrigue, Sébastien Faure, Élisée Reclus, Jean Grave, Han Ryner, Zo d'Axa, Manuel Devaldès, Laurent Tailhade, Émile Armand ou Marius Jacob, le modèle d'Arsène Lupin ? Quant à ceux qui n'ignorent pas les noms de Proudhon ou de Louise Michel, combien ont lu un seul de leurs livres ? Par exemple : La Misère de Louise Michel ? La plupart du temps, un anarchiste est un terroriste ou un lanceur de bombes à la Ravachol. Mais quid alors de « l'anarchie positive » de Proudhon — à laquelle je souscris ?

ET MAINTENANT ?

Au début du XXe siècle, la philosophie française persiste dans la ligne claire. Retenons ce fait signifiant qu'en 1927, le philosophe Henri Bergson obtint le prix Nobel... de littérature ! Malgré la complexité de ses analyses sur le temps et l'espace, la durée et la simultanéité, les relations entre la matière et la mémoire, l'analyse des données immédiates de la conscience, celles qui concernent l'énergie spirituelle et l'élan vital, il a donné des analyses limpides tout en portant la langue française à un degré inégalé depuis le Grand Siècle.

Les choses se gâtent, je me répète, avec la fascination des philosophes français pour leurs homologues allemands qui, depuis Kant et son criticisme jusqu'à Heidegger et son ontologie phénoménologique, en passant par l'idéalisme allemand de Hegel, Fichte et quelques autres, ont fait de la philosophie une discipline aux confins des glossolalies.

Victor Cousin, autre philosophe français d'importance au XIXe siècle, une vedette aux amphis pleins en son temps, un inconnu du nôtre, a travaillé à l'acclimatation de la

philosophie de Hegel en France. Il a un jour raconté une anecdote savoureuse pour expliquer ce qu'était pour lui la philosophie allemande : il dit avoir compris la Critique de la raison pure de Kant un jour, en Allemagne, au restaurant en voyant arriver à une table à côté de la sienne un vaste plat chargé de légumes et de décors surmontés d'une simple et modeste tranche de viande. En d'autres termes : tout ça pour ça...

Car, si l'on enlève les légumes hégéliens, les décorations conceptuelles, si l'on met à part un style déplorable que même son biographe, qui a passé sa vie à répandre ses idées, Jacques D'Hondt, pointe comme avéré, la tranche de viande n'est rien d'autre que la théologie luthérienne habillée avec les beaux atours de l'idéalisme allemand... De La Religion dans les limites de la simple raison de Kant aux Leçons sur la philosophie de l'Histoire de Hegel, rien n'abolit la philosophie chrétienne de la Providence. Au contraire : tout la conforte...

Dans les années 1930, ce qui se passe outre-Rhin fascine Saint-Germain-des-Prés. Cette fascination se poursuivra avec le structuralisme mis à mort par les structuralistes eux-mêmes après les années 1980. Foucault et Barthes reviennent au sujet, Derrida à la confession autobiographique, Althusser aux mémoires, Lacan meurt, Lévi-Strauss publie Regarder Écouter Lire en 1993 et, pour notre plus grand plaisir, raconte ses goûts personnels et n'exclut pas ses souvenirs... Finies les structures toutes puissantes ! Disparues ! Évanouies ! Évaporées dans le ciel des idées !

Dernière école philosophique française en date, les Nouveaux Philosophes. En 1977, avec La Barbarie à visage humain, Bernard-Henri Lévy entend clairement dépasser la génération structuraliste, marxiste, freudo-marxiste, lacanienne dans laquelle il a été formé. En 1985, Luc Ferry et Alain Renaut publient La Pensée 68 pour régler leur compte à ce que l'on appelle désormais la French Theory — Deleuze & Guattari, Foucault, Bourdieu. Luc Ferry qui clame partout qu'il était gaulliste en mai 68 a oublié que, pour une collection marxiste dirigée par Miguel Abensour, il présentait et traduisait encore la Théorie critique de Max Horkheimer en 1978, un philosophe marxiste de l'École de Francfort, avec son complice — Luc Ferry était probablement un gaulliste de gauche...

Sur la forme, les Nouveaux Philosophes première manière, BHL & Co, et seconde manière Luc Ferry & Co, ont réhabilité la ligne claire française. Sur le fond, ils ont travaillé à la destruction de la gauche au profit d'un libéralisme postnational qui fait du marché l'horizon indépassable. Le monde tel qu'il est aujourd'hui doit beaucoup à leur travail depuis un quart de siècle.

Nous en sommes là...

Notes

1 Qu'on me permette de renvoyer pour le détail à ma Contre-Histoire de la philosophie, Tome VIII, Les freudiens hérétiques, p. 219-220.

2 Rendons hommage aux éditions Gallimard qui ont consacré deux volumes de la « Pléiade » aux Libertins du XVIIe siècle (1998 et 2004). Une somme leur a été consacrée par Robert Pintard, Le Libertinage érudit, Slatkine.

